

La petite histoire que je vais vous raconter aurait parfaitement pu être tirée de faits réels si... car malheureusement il y a un Si... le principal acteur, dont j'ose inventer la courte vie, avait eu la chance d'être toujours de ce monde au moment où l'action est sensée se dérouler.

Ainsi que vous pouvez vous en douter, chaque écrit d'un livre sous-entend, la plupart du temps, la résurgence de personnages, de tranches de vies, ayant plus ou moins directement traits à son auteur, et je ne renie pas que, sans certaines anecdotes familiales, un peu passées dans l'oubli, il m'aurait été difficile de créer une scène que l'on pourrait interpréter comme réaliste.

Mais revenons à notre sujet : nous sommes en 1944, dans une ville moyenne de France, Bourges. Son aéroport, ainsi que les usines de matériels qui le bordent, sont régulièrement bombardés par les forces alliées et les pauvres gens qui vivent alentour doivent subir, non seulement l'oppression des forces allemandes au jour le jour, mais aussi les ravages collatéraux que font les bombes qui viennent à tomber, de manière plus ou moins précise, sur la ville.

D'ailleurs, hier, le 11 avril 1944, les B-24 *Liberator* du *467th Bomb Group* ont lâché leur cargaison de mort sur les positions allemandes, et principalement sur l'usine aéronautique A.N.C.A.C. et la Cité jardins de l'aéroport. Les sirènes ont déchiré l'air de leur hurlement strident pour signifier l'alerte et tous les habitants se sont réfugiés aux abris ; qui dans sa cave, d'autres dans l'église toute proche ou même dans les abris enterrés, ceux qu'on a rapidement creusés quelques mois ou semaines auparavant. La guerre est là depuis maintenant plusieurs années et tous se sont habitués à ces escapades diurnes ou nocturnes.

Pour petit Pierre, le cadet de la famille et plus jeune de la fratrie de neuf dont nous allons parler, la vie est ainsi faite. Il a huit ans et ne se souvient que peu de ce qui se passait avant la guerre. Il vit ces événements comme des choses presque naturelles, comme si la vie de tout un chacun devait être ainsi faite. Après tout, il n'est pas malheureux, il est aimé, on peut même dire choyé par ses parents et tous ses frères et sœurs qui s'occupent de lui. La famille n'est pas bien riche, mais arrive quand même à survivre et arrive même à partager le peu qu'elle a, quand plus malheureux vient lui réclamer de l'aide. Personne ne se plaint et trouve que la vie peut avoir du bon, même en cette période d'occupation !

Pierre va à l'école et, comme tous les enfants de son âge a plein de petits copains avec lesquels il joue et s'amuse, dont un tout particulièrement, Gérard, le confident, l'inséparable, celui sans lequel rien ne saurait se faire. Et justement, ces deux-là ont quelque chose en tête, surtout depuis que Ernst, le vieux soldat allemand leur en a parlé. Mais, pour l'instant, c'est un secret qu'il nous faut garder.

Je peux comprendre votre étonnement quant au fait que deux jeunes bambins connaissent ce soldat allemand, à une période où l'envahisseur tenait la France sous sa coupe. Il me faut donc lever le doute sur ce que vous pensez et vous expliquer le pourquoi de la chose.

Ernst, Ernst Schulmeister plus exactement, Alsacien de souche et de cœur, la quarantaine passée, avait été enrôlé de force dans la Wehrmacht comme beaucoup de « malgré eux ». Il portait bien un nom prédéfini qui lui collait parfaitement à la peau, car il était maître d'école dans son village. Il adorait son métier et tous les enfants qu'il rencontrait lui rappelaient ceux qu'ils avaient dû laisser derrière lui, Pierre et Gérard n'échappant pas à la règle. Souvent il discutait avec eux quand il les voyait, et ces deux gamins étaient bien peu impressionnés de voir ce soldat, qui leur donnait aussi parfois des friandises. Ils n'avaient d'ailleurs pas plus d'appréhension pour son compagnon d'escouade, Hanz. Ces deux inséparables que l'âge rapprochait, aucun sous-officier du régiment de la place n'avait osé les séparer.

Hanz Baumgartner, ancien soldat de la Première guerre mondiale, était un paysan de la Sarre, de Neunkirchen plus précisément. Il avait fait la dernière guerre, celle que tous les Français avaient appelé la « Grande guerre », mais en tant que soldat aux ordres de Guillaume II. Hanz n'avait aucune rancœur envers les Français et encore moins vis à vis des soldats qui se s'étaient battus contre lui et il n'avait pas du tout été

surpris de trouver la même conviction réciproque, quand il fit la rencontre du papa de Pierre, à un moment où ce dernier s'activé à bêcher son petit jardin.

Ernst et Hanz faisaient alors leur ronde habituelle quand, passant chemin des Engoulevents, ils aperçurent Pierre dans un jardin, tout à côté de son papa. Pierre les salua tout aussitôt de la main et la conversation se fit, tout naturellement, Ernst assurant la traduction entre Hippolyte, papa de pierre, et Hanz.

Première surprise passée, Hippolyte comprit que ces militaires n'avaient rien à voir avec les jeunes Allemands fanatisés qu'il avait déjà croisés en ville. Non ! ces deux-là étaient des hommes comme lui, ayant souffert comme lui, et quand Hanz lui parla de Verdun, il ne vit plus en lui qu'un compagnon de souffrance. Jamais il n'en avait voulu aux Allemands qui se trouvaient dans les galeries d'en face, car ils étaient semblables à eux, malheureux et dénués de tout. Il les appelait bien Schleus ou Bochs, mais tout simplement parce que tous les poilus les appelaient ainsi, sans donner à ces mots une note vindicative.

Lui, Hippolyte, qui avait été fait prisonnier en 17, était devenu un *Kriegsgefangener* durant de long mois. Il avait vécu la disette et le froid avec eux, il avait bien vu ce que ses adversaires avaient à manger, c'est-à-dire pas plus qu'eux ne pouvaient se mettre sous la dent, et le froid était le même de part et d'autre de la ligne de front. Les accabler de tous les maux, les haïr... impossible ; ils étaient semblables, tout simplement des hommes perdus dans un conflit qu'ils n'avaient pas voulu et qui les dépassait.

Il faut préciser que les forces allemandes stationnées à Bourges, mais comme un peu partout en France, de respectueuses qu'elles étaient au début avec la population, avaient beaucoup changé leur attitude au fil du temps. Les hommes en vert de gris étaient devenus durs, voire méprisants, sinon cruels. Sauf peut-être quelques vieux soldats de la dernière heure, enrôlés de force dans la Wehrmacht pour combler les effectifs disparus. Ernst et Hanz, dont nous venons de parler, étaient de ceux-là, anciens de la Première guerre mondiale, sans rancune envers quiconque et bien malheureux de devoir se battre contre des gens « comme eux », et n'aspirant qu'à une seule chose : la paix.

Ernst et Hanz passaient souvent devant la maison, Hanz s'intéressant aux cultures du papa de Pierre et lui donnant même quelques conseils, sinon des plans de pommes de terre — attention, *es war verboten* — en dépit des ordres particulièrement restrictifs à ce sujet que leur avait donnés la hiérarchie.

Ernst demandait à Pierre ce qu'il apprenait à l'école, l'aidait même parfois à apprendre ses leçons et lui expliquait quand il n'avait pas compris. Et c'est ainsi que, de fil en aiguille, une petite amitié était née, non pas une collaboration, mais une compréhension mutuelle dénuée de sous-entendus, quelque chose de sincère et bien loin du rapport qui peut exister entre des adversaires.

Bien sûr, le papa de Pierre n'invitait pas Ernst et Hanz à sa table, et eux-mêmes n'auraient pas compris que cela se fasse, afin d'éviter toute confusion de genre, mais un respect mutuel s'était installé qui grandissait l'humanité en des temps où tout la divisait.

Les jours passaient doucement, Pierre et Gérard s'étaient enquis de tous les matériaux dont ils avaient besoin pour « leur action ». Ils devaient être prêts pour le jour J, l'instant T, afin que l'engagement soit parfaitement ordonné.

En premier lieu, ils étaient allés voir le père Fagoux, vieux forestier, un peu ermite, mais au cœur d'or, qui vivait non loin de là en attrapant des lapins de garenne, lesquels pullulaient, surtout depuis que la chasse avait été interdite et tous les fusils récupérés par les Allemands. — Enfin, le fait de dire que tous les fusils avaient été récupérés était un pieu euphémisme, car combien avaient été cachés ou même enterrés, enroulés dans du papier huilé, afin de les soustraire à la gent militaire. — Il vendait ses captures un petit prix aux familles du coin, ou les échangeait contre des légumes, des œufs ou du lait. Enfin, il acceptait ce qu'on voulait bien lui donner, mais comme la viande était rare, personne ne rechignait et trouvait toujours quelque chose à offrir, quand l'argent n'était pas là.

À ses heures, pas toujours perdues, il chassait aussi les passereaux en utilisant la technique de la glu, et c'est bien cela qui intéressait les deux gamins. Non pas le fait d'attraper les oiseaux, ils s'en moquaient, mais de savoir comment faire de la glu, afin d'avoir à disposition la matière collante dont ils avaient besoin.

Le père Fagoux ne se fit pas tirer l'oreille et expliqua aux deux petits, qu'il connaissait bien pour les avoir souvent rencontrés, comment il fallait pratiquer.

- C'est pas plus compliqué que cela ! leur dit-il :
- Vous coupez des tiges de houx que vous allez laisser à macérer dans l'eau pendant dix à douze jours...
- Dix à douze jours ! dirent les enfants en cœur...
- C'est trop long, nous n'avons pas autant de temps devant nous. Il faudrait que nous ayons la glu dans deux jours, pour ce samedi qui vient, le 13.
- Ah bon ! grogna le père Fagoux.
- Une autre méthode alors, plus rapide, mais je ne suis pas certain que vous trouviez des boules de gui en ce moment.
- Si, si, on va en trouver, je sais où il y en a ! exulta Gérard.
- Bon, dans ce cas, vous mettrez vos boules de gui dans de l'eau bouillante, puis...

La suite de la recette restera un secret, ce que les enfants promirent en jurant et en crachant par terre comme tous les gamins savent le faire, et je n'ose la dévoiler ici. Qui sait sous quels yeux cela pourrait tomber.

Ni une, ni deux, la journée d'école finie, Pierre et Gérard filèrent au lieu où Gérard savait trouver les boules de gui et ils en firent une ample provision, provision qui, en fin de compte, s'avéra bien plus importante qu'il n'en fallait pour obtenir la quantité de glu dont ils avaient besoin.

Le lendemain, tous les éléments étaient réunis pour réaliser ce que Ernst leur avait raconté en détails, et ce pourquoi, ce qu'ils allaient entreprendre, était devenue une tradition. Ils étaient fins prêts à agir. Par contre, comme ils étaient deux, il fallait définir qui officierait l'acte suprême et qui préviendrait du bon moment pour le faire. Ils savaient fort pertinemment qu'ils étaient en retard sur le calendrier, mais qu'à cela ne tienne, ça leur dansait tellement dans le ventre qu'ils devaient le faire ; ils ne pouvaient attendre un an de plus pour agir !

Au bout de trois « feuille, caillou, ciseau », l'affaire fut entendue : Gérard jouerait le guetteur et Pierre serait la main du facétieux.

Samedi c'était demain, plus qu'une nuit avant la grande aventure, une nuit pleine de rêves héroïques, dans lesquels l'angoisse n'avait aucune prise. L'adrénaline était là, même en rêve, une adrénaline qui boostait ces deux petits bonhommes de tout juste huit ans qui se percevaient déjà comme les héros d'une folle aventure.

8 heures, tout le monde sur le pont, un petit déjeuner vite avalé, les galoches enfilées, et hop Pierre court vers le lieu de rendez-vous où il doit retrouver Gérard, l'église Saint Henri. Pas le temps de flâner, l'église n'est pas loin, mais il faut bien une bon quart d'heure pour y aller, dix minutes pour tout mettre en place et quelques minutes pour attendre le passage de la cible désignée, le Suisse de l'église.

Cet homme avait toujours impressionné les deux enfants, tant par sa tenue rouge et or que par sa pertuisane qu'il tenait toujours devant lui, hampe au sol et pointe/crocs en l'air. Il en imposait à tous devant l'église et il n'est pas une messe où il n'était pas à l'entrée, sous le porche de l'église, à attendre les fidèles pour les faire entrer.

Ce que les enfants ne savaient pas, c'est que la messe du samedi matin avait été déprogrammée et qu'ils attendaient en vain un Suisse, qui était à mille lieues de penser enfile son costume pour venir prendre sa place habituelle.

Gérard était placé dans la ruelle face à l'église, alors que Pierre était à l'angle de l'église, attendant patiemment que Gérard lui fasse signe, moment furtif où il devrait, le plus subrepticement possible, avancer vers le porche, pendant que sa cible lui tournerait le dos. Et les minutes passaient sans que rien se passe.

C'est long cinq minutes, puis dix... sans action, alors que tout avait été prévu dans les moindres détails.

Regards insistants de Pierre à Gérard, lequel haussait les épaules à chaque fois, preuve que l'instant n'était pas encore arrivé pour lui de monter les marches.

Ce qui ennuyait le plus Pierre pour dans le moment, hormis bien sûr le temps qui passait sans action, c'est qu'il s'était aperçu que son papa avait profité de la nuit pour lui changer les fers de ses chaussures, ce qui ne lui facilitait pas la vie pour éviter de faire du bruit.

Hé puis soudain ! des pas, et trois soldats débouchèrent de l'autre angle de l'église et s'avancèrent sur la place. Pierre reconnût tout de suite Ernst et Hanz, mais pas l'homme qui se tenait, fièrement, de manière martiale, quelques pas devant eux. Qui était-ce ? Son uniforme était plus stricte, il n'avait pas de fusil, mais un pistolet à la ceinture et il était coiffé d'un képi, alors que Ernst et Hanz avaient un casque.

Après tout, se dit-il, le Suisse ne semble pas vouloir se présenter, alors pourquoi ne pas changer de cible et choisir ce nouveau militaire à la place.

Un bref mouvement inquisiteur du menton en direction de Gérard, qui voyait bien les trois hommes lui faisant face et qui s'étaient maintenant arrêtés à une vingtaine de mètres de lui. Gérard était plus sceptique que Pierre, le visage en lame de couteau du nouveau ne lui disait rien qui vaille. Il fit donc une moue dubitative que Pierre comprit, mais l'adrénaline était là et Pierre se dit que c'était maintenant ou jamais.

Il se lança, à pas les plus feutrés possibles, ne laissant bruyant qu'un léger cliquetis dont il se serait bien passé. Cinq mètres, deux mètres, un mètre, tendre lentement la main, effleurer la vareuse et partir en courant le plus vite possible pour aller retrouver Gérard, tout fier d'avoir réussi son geste.

Au moment où il passa entre Ernst et Hanz, tous deux eurent un mouvement de surprise et comprirent instantanément ce que le petit Pierre voulait faire. Ernst se remémora ce qu'il avait appris à ce petit bonhomme et regretta de toute son âme de lui en avoir parlé. Qu'allait-il se passer ? Il le devinait ce qu'il allait se passer, car ce jeune *oberleutnant*, rejeté de la *Waffen SS* pour son manque de corpulence, n'en avait pas moins gardé les principes de son corps de préférence et se montrait aussi stricte et dangereux qu'un fauve, quand l'occasion lui en était donnée.

Hanz avait les mêmes pensées que son ami et craignait la réaction de son supérieur, si jamais il se doutait de quelque chose. De toute manière, s'il ne s'apercevait de rien maintenant, ce serait plus tard et autant son ami que lui auraient à subir son courroux, mais après tout, ce serait moins terrible que ce que risquait l'enfant.

Et malheureusement, ce que Ernst et Hanz craignaient arriva, l'*oberleutnant* ressentit quelque chose lorsque Pierre toucha le dos de sa vareuse. Ô, non pas une forte pression, mais un frôlement suffisant pour le mettre en alerte et le faire réagir. Alors, quand il vit Pierre courir devant lui, il comprit que quelque chose venait de se passer, quelque chose dont il ne connaissait pas le sens, mais ce quelque chose était de trop car sa première pensée fut de croire qu'on avait essayé d'attenter à sa personne.

Pas une seconde il ne chercha à raisonner, toute main portée sur un officier, chez les SS, était passible de mort et son premier réflexe fut de sortir son Luger P-08 de son étui, de tendre le bras en direction du garçonnet et...

Un coup de feu claqua, un coup de fouet sec qui fit se retourner M. le curé et Mme Sarnois, lesquels venaient de sortir de Saint Henri et discutaient sous le porche de l'église.

Ernst n'avait eu aucune hésitation, en une fraction de seconde, pressentant l'horreur qui allait advenir, il s'était avancé d'un pas, lancé fermement son fusil en avant pour soulever le bras tendu de son supérieur.

Mais maintenant, un moment de terreur traversait les yeux de Ernst, alors que le visage du jeune officier était dévoré par une rage pourpre. Son bras vengeur pointait maintenant son pistolet vers ce subalterne qui avait osé contrecarrer son geste.

Le doigt appuyait déjà sur la gâchette du Luger, quand un second coup de feu déchira l'air.

Une tache rouge, qui s'élargissait doucement apparut sur le haut de la poitrine de l'*oberleutnant*. Son bras tomba le long de son corps, son visage ne montrait plus aucune rage mais une incrédulité totale, ses jambes s'affaissèrent d'un coup, il tomba à genoux, puis s'affaissa d'un coup, face contre terre, comme un pantin désarticulé. Il n'avait pas dit un mot, la vie s'était envolée de son corps et la mort l'avait accueilli.

Il avait fallu quelques secondes pour qu'un drame se passe, pour que deux hommes se condamnent afin de sauver un enfant d'une mort certaine, car ils savaient bien, tous deux, que rien n'empêcherait leur hiérarchie de les faire fusiller sans autre forme de procès.

Ils se regardèrent, apeurés, mais chacun avait un regard remerciant envers l'autre, sachant très bien qu'ils n'auraient pu vivre avec leur conscience en paix s'ils n'avaient pas agi de la sorte. Aucun enfant ne mérite de périr par bêtise.

Déjà, un bruit rapide de bottes se faisait entendre. Une patrouille armée déboula devant l'église et tous les hommes qui la composaient, leur sous-officier en tête, voyaient la scène : un officier à terre et deux hommes en uniforme prostrés à ses côtés.

L'*unterfeldwebel* les apostropha, mais avant qu'ils n'aient pu dire un mot, Mme Sarnois, descendit deux ou trois marches en criant et en montrant du doigt la direction d'une ruelle, pour désigner l'endroit d'où les coups de feu étaient partis. Même M. le curé, sans montrer de manière ostensible la direction, parut acquiescer, donnant ainsi encore plus de véracité aux propos de Mme Sarnois.

Il n'en fallait pas plus à l'*unterfeldwebel* qui donna aussitôt l'ordre à sa patrouille de s'élancer vers la ruelle indiquée. Pour lui, il était évident que la vérité ne pouvait être différente, un terroriste avait tiré sur l'officier et devait être capturé le plus rapidement possible.

Pendant ce temps, Pierre et Gérard s'étaient rejoints et avaient pris le chemin du retour, tout fiers de leur exploit, riant à la bonne farce qu'ils avaient faite, et se promettant bien de recommencer l'année prochaine, mais à la bonne date et si tard dans le mois. Ils avaient bien entendus les deux coups secs, mais ne se doutaient en aucun cas du drame qui venait de se jouer. Ils étaient tout à leur monde, celui de l'enfance, bien loin de celui des grands et de leurs préoccupations ennuyeuses.

Ernst et Hanz s'étaient rapprochés de Mme Sarnois et de M. le curé, les remerciant pour ce qu'ils avaient fait, pour ce geste qui leur avait sauvé la vie. Mais les plus grands merci, ne furent pas dits par les deux militaires, mais par M. le curé et par Mme Sarnois, pour le courage et l'héroïsme gratuits dont ils avaient fait montre, au mépris de leurs vies, afin de sauver un enfant. Nul doute, dit M. le curé, que tous deux vous êtes baignés par la grâce de Dieu et que vous nous avez montré le meilleur de l'Homme.

Désormais, hormis ces quatre personnes, la place était vide, aucun curieux n'avait osé venir. Seul, le corps de l'*oberleutnant* gisait au sol, inerte, face contre terre. Plus rien en lui ne bougeait, sauf un petit bout de papier blanc, un petit poisson d'avril, taché de quelques points rouges, qui s'agitait doucement aux frissons du vent.

Une vie s'en est allée, bêtement, parce qu'un homme imbu de supériorité, n'a pas su réfléchir, juste un instant, qu'un sourire aurait suffi pour apaiser son âme.

31 mars 2020

Alain Brianchon

